

PAGE DE CRITIQUE

LES DISPARUS DE L'AUBERGE ROUGE
(Jehan Fridolin)

L'«Escholier» qui publie actuellement en feuilleton, «Les disparus de l'auberge rouge», remet dans l'actualité un écrivain et un roman qui eurent leurs heures de célébrité et de gloire il y a quelques cinq ans. Quinze éditions dès les trois premières années, voilà qui est assez pour établir le succès d'un livre... et la fortune de l'auteur. Précisément, c'est là le record incroyable de ce roman.

En relisant ces pages, nous avons senti plus que jamais, que le temps ne peut rien sur les œuvres de génie, et que si nous vieillissons, si tout change autour de nous, si les antonnes tristes succèdent aux brillants étés, il n'en est pas de même des chefs-d'œuvre, dont la jeunesse est immortelle.

Nous espérons bien que M. Jehan Fridolin — qui doit être passablement blasé au sujet de la critique — ne nous en voudra pas trop de blesser un peu sa modestie, en qualifiant son dernier livre de chef-d'œuvre; on l'a assez dit et répété qu'il doit commencer à le croire. Toutefois, nous pourrions dire à M. Jehan Fridolin avec beaucoup d'à-propos, ce que Dannois écrivait à Fléchier: — «Je ne viens pas, Fridolin, l'ennuyer de la gloire... Notre but est tout autre. Nous voulons simplement résumer, synthétiser en quelque sorte par les témoignages d'hommes avertis et en y ajoutant un peu du nôtre, les données larges de cette œuvre profondément humaine.

M. l'abbé Camille Roy écrivait vers l'an 1912: — «Si notre romancier national n'existait pas déjà dans la personne de M. Hector Bernier de Québec, nous l'aurions trouvé en M. Jehan Fridolin. «Les disparus de l'auberge rouge» est un roman canadien comme nous les voudrions tous: c'est bien une fleur de notre terroir, par sa moralité et son catholicisme éclairé.»

«Cette œuvre, ajoutait M. l'abbé Charlier dans la «Revue Canadienne», par son sens profond, par sa philosophie un peu obscure parfois, mais toujours si reconfortante, sera un sur vade mecum pour nos concitoyens. L'auteur qui est un régionaliste, un nationaliste littéraire, fait partie de l'école des Bazin et des Barrés.»

M. Olivier Asselin qui faisait son Louis Veillot, dans le temps, à l'«Action», qui depuis hélas! s'achemine, se précipite, roule sur la voie qui mène Lamennais à la révolte contre l'autorité religieuse, n'a-t-il pas écrit dans «Le Semeur»:

«Voici un jeune auteur qui fera son chemin. Il était temps que nous ayons un bon romancier pour nous tirer de l'abrutissement où nous avons plongé Hector Bernier. Voilà du libéralisme tel que nous l'entendons et tel que nous l'aimons. Il y a des cerveaux qui ne peuvent contenir que des idées mesquines, étroites. Ils sont comme les plaques de petites dimensions dont on se sert en photographie et qui ne peuvent reproduire que des horizons restreints»...

Et M. Jules Fournier: — «On pourrait peut-être reprocher à M. Jehan Fridolin, de situer ses personnages dans des lieux équivoques. Mais nous ne chercherons pas noise à l'écrivain sur un sujet aussi futile: «Nihil ficta severitate ineptius», disait Pétrone. Là — contre, soyons indulgents. D'autant plus que le romancier — comme le poète — est un être privilégié qui a droit de prendre ses sensations, ses personnages, là où il les trouve et de rythmer ses chants comme ses chapitres aux cordes de toutes lyres. Louis XIV, qui n'était pas poète, mais roi, se faisait-il scrupule d'accomplir ses premières galanteries avec les femmes de chambre de Madame sa mère? Il n'en a pas moins fait un grand roi! Pourquoi M. Jehan Fridolin, qui a le devoir de demeurer en accord avec la vérité historique, ne nous parlerait-il pas de «l'auberge rouge», si ses héros étaient des alcooliques, pour devenir un grand romancier?»

Et M. Guy Vanier, dans le «Pays» du 16 août 1913: — «Ces pages, «ce sont petits chemins tout parsemés de roses», n'est-ce pas? Ce livre, cet ouvrage, dis-je, est bien

conforme à notre idéal de chrétien. Il défluit admirablement — et je crois que tous les camarades de l'association en feront leur profit — les devoirs des capitalistes envers les ouvriers, devoirs, obligations exposées d'une façon, je dirai si lumineuse, dans l'encyclopédie «Rerum Novarum».

Enfin, lors du congrès régional de l'A. C. J. C., aux Trois-Rivières, M. le docteur Georges-Hermil Baril ne s'écriait-il pas? «Voilà un roman que tous les camarades de l'association catholique de la jeunesse canadienne-française devraient lire et méditer; car c'est un bon livre; c'est un livre admirable; que dis-je? c'est un livre honnête et il est indispensable et nécessaire à toutes les âmes de la race canadienne-française de la province de Québec et d'ailleurs... (Et ainsi de suite pendant deux heures). (Vifs applaudissements).

Que pouvons-nous ajouter au témoignage d'hommes aussi versés dans les choses de la littérature que ceux que nous venons de citer, si ce n'est que M. Jehan Fridolin outre qu'il est un prosateur émérite cultive aussi la poésie avec un succès rare? En effet, est-ce que les vers qu'il met dans la bouche de sire Prosper Michon de la Flammotte mourant, à la page soixante-quinzième du volume, (édition de l'«Escholier» A. D. 1911) ne sont pas d'un grand poète?

— C'est le soir. Prosper, perdu depuis trois jours, dans les forêts du Nouveau-Monde, abandonné de tous, sent qu'il va mourir et que le moment pour lui, d'expliquer tous ses crimes approche, qu'il est arrivé. Alors se traînant jusqu'au pied d'un chêne séculaire, il lire de son havresac, un crayon d'argent qu'il avait gagné autrefois dans un euhre. Et d'une main tremblante, il grave sur l'écorce de l'arbre, ces vers à l'aimée, à Camille qui l'attend ce soir-là, comme tous les jeudis soirs, à huit heures.

«Spleen»

A Camille, du No xxx, rue Cadieux.
«Je suis né avec un vieux cœur,
«qui dut souffrir beaucoup de choses,
«puisqu'il pleure toujours sans causes,
«sans savoir d'où vient sa rancœur».

«Je fais parfois, ce rêve étrange
«d'un amour autrefois souffert,
«qui le transperça comme un fer
«après l'avoir couvert de fange.»

«Le temps passé qui l'a curé,
«a bien effacé la souillure,
«mais, pour attester la blessure,
«l'ennui de vivre est demeuré.»

«Je suis né avec un vieux cœur.»

A ceux qui viendraient nous dire qu'il se trouve dans cette pièce admirable des hiatus, etc... etc., nous répétons que M. Jehan Fridolin est un nihiliste littéraire et qu'on est mal venu de lui reprocher d'écrire selon ses principes.

Pour terminer, nous dirons que M. Fridolin n'a pas payé pour se faire éditer et qu'il a été plus heureux que ce poète qui, voulant un jour faire un poème, n'en fut jamais écrire plus long que ce premier et cynique vers :

«Tout homme a dans son cœur un co-
[ehon qui sommeille.»

Il nous a donné trois cents pages d'une prose forte et belle. C'est là une œuvre qui vivra.

EUSTACHE et MYRZA BEAUDOIN.

CONFÉRENCE DUGAS

M. Marcel Dugas, donnera, au profit d'un artiste pauvre, le samedi, 6 novembre, à 9 heures p. m., dans les salons artistiques de Mesdames Wilscam et Roussel, une conférence sur Paul Verlaine.

On peut se procurer les billets au No 316 rue S-Denis. Tél. Est 2007.

LE BAL DES E.E.M.

Les étudiants en Médecine donnent leur bal, jeudi soir, le 18 novembre, au Ritz-Carlton. Le prix du billet régulier est de \$1.00, mais les membres de la faculté de Médecine bénéficieront d'une diminution obligeante. Les gourmets auront en plus, au coût d'une piastre, accès à un buffet des mieux garnis, où il sera servi un peu de tout pour eux et Mimi.

LETTRÉ OUVERTE

A Sir Sam Hughes,

Je ne suis, monsieur, qu'un étudiant canadien-français. Les avantageuses médailles des ordres étrangers ne sont pas accrochées sur ma poitrine, je n'ai ni grade dans l'armée, ni gloire dans ma patrie. Cependant je crois qu'en vous écrivant avec le dessein de vous instruire sur un fait qui est de votre compétence, je puis tout comme un autre qui trainera sa badine militaire à chiffre d'argent chez les douaniers impériaux, rendre un service à notre armée canadienne et servir mon pays.

Dedans Montréal, vous le savez, il y a un Champ de Mars où les officiers et les soldats s'assemblent pour l'exercice et se préparent au métier périlleux des armes.

Or, samedi dernier vers dix heures, traversant pour affaire, le terrain voué à Bellone, j'aperçus une centaine d'artilleurs qui s'empressaient autour de quelques canons.

Un simple pékin (civilian), si éloigné du carnage actuel, s'intéresse à la vue des canons qui lui sont un spectacle rare autant qu'instructif. Je retrouvai un camarade à quelque pas d'une pièce de campagne et nous devisâmes un moment sur les salpêtres, les obus et les «75» vainqueurs. Tout-à-coup, un galonné qui, entouré de vingt guerriers, me sembla un instructeur leva sur nous une face de soufflard ou lui-même des yeux chargés de haine.

D'une voix rauque, avec un frémissement de babines et pour son entourage seulement il murmura: «Look at these goddam Frenchmen!»

«Voilà la véritable manière de veiller au chabot de l'empire», me dit mon camarade, goguenard.

Et nous sommes partis un peu tristes. Ou cet homme est responsable où il ne l'est pas.

S'il n'est pas responsable, il faudra s'aboucher avec l'asile.

Si, au contraire cet officier a eu pleinement conscience de ce qu'il a dit, permettez-moi de vous faire savoir toute ma pensée: Je me tiens pour assuré qu'un valet d'écurie prussien n'aurait pas prononcé une telle injure.

Et plus j'y pense, plus j'y crois.

En attendant que vous fassiez la leçon aux individus de cet acabit, agréez Sir, l'expression de ma respectueuse sympathie pour la tâche faite au drapeau anglais.

Roger MAILLET,

Étudiant en Droit.

Montréal, octobre 1915.

Encore Citrouillard

J'ai recueilli ce que pense Citrouillard. Les poètes: Oh moi ça me fait suer à part la Bénédiction et Waterloo.

Le héré: Ça l'air assez bête; les conducteurs risent (sic) de nous autres.

Son livre de chevet: L'art de plaire dans un salon en 22 leçons; les mille questions d'étiquettes.

Les endroits qu'il préfère: La salle de pool, la cour du Recorder.

Son jeu favori: Les dames.

Ses ambitions: Être député et faire un mariage riche.

La vie universitaire: ????????????

etc., etc.

O noble! O céleste! O immense Citrouillard, roi des arrivistes, prince Philistin, sempiternel rasoir, coquerelle, punaise, cafard et pompier. Salut!

Règne en paix dans l'Université. Dors et mange, séraphin de l'imbécillité. Puisse-nous, guidés par ton esprit matérialiste nous acheminer vers la décadence. Et plus tard, lorsque tu seras une grosse légume, député, pharmacien, avocat ou n'importe quoi, puisses-tu engendrer d'autres petits citrouillards qui augmenteront le poids qui nous entraîne vers l'abîme. En attendant, ô pâle homme les sombres jours de ton triomphe — que j'espère éternel — continue à nous mépriser, monstreux serin, nous les mécréants, lunatiques, fous et cerveaux brûlés que nous sommes, afin que si jamais, la lumière venait à dominer nous soyons regardés comme des martyrs dont le nom ne s'oublie plus. Amen.

Don GUCHOTTE.

POLICE ET ÉTUDIANTS

Ceux que le héré auréole
S'ajoutent d'un air que je sais
Ce rien de bravade espagnole
Qui rendit toujours plus français.
BOSTAND—(Les Musardises).

La scène est rouante — peu encombrée — courte, de 5 à 5.07 p.m., dans un petit char de la rue Papineau.

Assis sur une banquette d'arrière, un volumineux spécimen de la force constabulaire — étudiants coiffés du héré l'encadrent.

Les trois héros causent bagarres et méfaits. Pour donner plus de prise, à son récit, le personnage au développement sphérique et galonné (la police), serre les genoux de ses compagnons.

«Ah! j'vas vous dire ben franchement, j'en ai pas trop arraché avec les étudiants.»

Tout en lui faisant lâcher prise, l'E. de droite lui rentasse :

«D'ailleurs, les polices qui ne bûchent pas trop sur nous, on les laisse tranquilles.»

Celui de gauche ajoute :

«Les polices qui ne bûchent pas commencent à se faire rares.»

«Sherbrooke!» crie le conducteur.

L'énorme représentant de la paix publique continue :

«L'an dernier, j'étais de service sur la rue S-Jacques — tout à coup v'là 2 à 300 étudiants du McGill qui arrivent en hurlant — ils venaient protester contre le «Star» — «ché» pas l'aguable pourquoi — un article, j'érè ben! Ché pas — en tout cas, les v'là qui m'entourent et comment à me tirailler un peu. J'leur dis: «Faites c'que vous voulez, mais ne cassez pas les vitres et n'empêchez pas la circulation.» Ils n'ont rien fait.»

Pendant le récit, l'étudiant de droite a le numéro du constable, il ne voit qu'un 7, le dernier chiffre.

«Rachel!» hurle le géant du char.

«Vous en avez jamais arraché plus que ça?»

«Ah, oui!» se hâte de répondre le confrère de Desmarreau. «J'me rappelle, il y a 4 ou 5 ans, on avait téléphoné au poste, demandant du renfort pour calmer les étudiants du Laval. Le capitaine avait recommandé de s'armer. J'm'étais préparé un «spécial», un bout «d'hose» rempli de plombs. On en avait fait une boucherie, ç'fois-là. Les étudiants avaient des p'tites cannes justes assez grosses pour nous rendre prime. Chaque fois que j'swingnais ma «hose», l'ambulance venait ramasser l'gas, mais j'en avais reçu des cailloux, le soir j'avais la tête toute pleine de «pucks» grosses comme des jaunes d'oeufs et pis mon costume était tout grassex.»

«Vous avez toujours été trop «rough» pour les étudiants, allez-vous nous dire que c'était là un moyen de les calmer?»

«Ah! ben, j'vas vous dire, à c'l'heure on se sert de ça.» dit le constable et joignant l'acte à la parole, il fait voir aux jeunes étudiants un de ces poings! capable d'effrayer n'importe qui, excepté deux étudiants. Ils le regardent et parlent à rire.

Quelques passagers se retournent, ils voient le poing et les étudiants qui rient narquois.

Tableau — méditons.

Un peu plus tard :

«Comment va l'affaire de Québec?»

«Ah ben! on dit que Fenney est en prison», répond l'agent.

«Mont-Royal», reburle le représentant de la M. T. Co.

«Nous regrettons beaucoup de ne pas pouvoir aller plus loin, nous sommes rendus, nous descendons ici.» dit l'un des étudiants.

L'autre d'ajouter: «Nous espérons vous rencontrer encore, tâchez de nous reconnaître et si l'on se tape dessus, n'oubliez pas de vider votre bout «d'hose» avant de bûcher sur nous.»

«All right.»

«So long.»

«Bonsoir, salut.»

Deux coups de cloche, un roulement, départ du petit char et descente du rideau. «Dieu sauve la police.»

HENRI GOUIN, E.E.A.

P. S. — Ce récit est authentique et montre une fois de plus les dispositions des agents de la Paix à notre égard. — H. G.